

Matinée du 12 nov. 2016 - QP

Je voudrais vous parler de l'exercice de la jouissance, ça reprend un article paru en 2012 dans **La revue lacanienne** 2012/2 (N° 13), L'exercice de la jouissance. L'enjeu du séminaire *Encore*. C'est en grande partie une réflexion sur la jouissance dans le séminaire *Encore*.

A quoi ça sert que nous soyons ici réuni pour cette petite causerie, à quoi ça sert de lire *Encore*, encore, toujours *Encore*, Lacan, alors que nous avons quand même nos outils, Freud, le premier Lacan, le signifiant, etc. ? Est-ce que ça peut nous apporter une pratique, de meilleurs résultats ?

Poser la question ainsi c'est la poser en fonction de l'utilité : à quoi ça sert de réfléchir un peu plus. L'utilité, c'est un concept fondamental pour Heidegger, càd qu'on a l'habitude d'approcher le monde de l'extérieur, comme quelque chose qui est devant nous – *Vorhandenheit* – alors que Heidegger dit que la méthode première pour aborder le monde, ce serait de voir l'utilité, comment on est déjà inséré dans un monde d'utilité – *Zuhandenheit* – comment on est déjà en train de bricoler quelque chose avant d'avoir un monde qui serait devant nous simplement.

Ceci pour l'utilité et le service que ça pourrait nous rendre... L'ennui, et c'est un ennui majeur, c'est que la jouissance, c'est ce qui ne sert à rien, qui n'est pas dans ce domaine de l'utilité et du service... Même si jouer en latin on pourrait le traduire par outil, le service qui serait introduit.

Si la jouissance c'est ce qui ne sert à rien, ce qui ne rentre pas dans le monde de l'utilité, alors est-ce que c'est un concept purement théorique ?

Ma thèse, c'est non, absolument pas, c'est une question d'exercice, de pratique et d'éthique, donc ça nous concerne éminemment dans notre pratique de psychanalyste.

Donc il s'agirait de nous débarrasser de cette idée de l'utilité, que ça devait servir. Remarquez... que c'est toujours pris très rapidement dans cette conception, ne fut-ce que l'analyste, surtout l'analyste débutant qui croit devoir justifier l'argent qui sera payé à la fin de la séance, il faut qu'il soit utile quand même, il faut qu'il mérite le prix de la séance et inversement l'analysant aussi doit livrer quelque chose de substantiel pour que l'analyste ne perde pas son temps, il doit satisfaire les besoins de l'analyste...

Nous avons à nous débarrasser de cette utilité et de fait nous devons remarquer que la psychanalyse apparaît comme une pratique dite de l'insensé, longue, sans effets scientifiquement prouvés et à la fin, à quoi ça sert l'analyse ?

La question que je pose avec ce thème, c'est est-ce que nous, praticiens plus ou moins confirmés, càd avec notre expérience, déjà passée, notre air du bien connu que nous rencontrons beaucoup de gens... et nous sommes toujours prêts à y voir du bien connu, nos manières de faire bien apprises, sans surprise, sommes-nous prêts à risquer tous ces repères symboliques et imaginaires (qui nous) rendent les plus grands services ? Et pourquoi ? Pour la jouissance, pour ce qui ne sert à rien.

C'est la question que Lacan pose dans la 1<sup>ère</sup> séance du séminaire *Encore* et puis il dit « Je vous laisse sur ce lit, à vos inspirations... »... Ce lit que vous pouvez entendre comme le lit d'amour ou le divan. Le lit ça laisse entendre quelque chose comme un temps relativement limité pour l'acte d'amour ou pour la séance, une petite demi-heure entre parenthèses, une petite demi-heure de jouissance dans une vie par ailleurs bien organisée pour des gens relativement sérieux qui rendent leur service dans leur travail et dans leurs loisirs aussi.

Mais si la jouissance prend le pas par rapport à la psychanalyse, c'est aussi une question plus générale. Donc c'est prendre un risque et le risque est bien plus grand que le risque du pari de Pascal – Pascal proposait de jouer des petits avantages dans notre monde d'ici-bas mais en vue d'un gain infiniment plus important, donc ça valait le coup de miser sur Dieu et le bonheur éternel (donc le prix à payer était très faible par rapport au service que ça pouvait vous rendre si ça réussissait).

Ici le risque de la jouissance n'est peut-être pas du tout de cet ordre-là, il est beaucoup plus élevé, infiniment plus élevé.

Après tout ceci, vous me direz pourquoi ne pas refermer prudemment la question et terminer la journée... Je n'en veux rien savoir ! On referme la boîte... Et on continue à appliquer sa bonne petite technique qui a fait ses preuves. Je devrais m'arrêter ici...

Mais ! ... Il y a le Surmoi qui nous pousse à continuer – moi à continuer, vous à rester... Le Surmoi qui s'impose et qui est une mesure de l'accomplissement de l'idéal du Moi : est-ce que pour ma part j'ai rempli ma tâche qui m'a été attribuée par le Bureau ? Est-ce que vous avez rempli la vôtre ? Et hâte de comprendre et retrouver une certaine complétude narcissique où tout le monde pourrait être plus ou moins satisfait ? Est-ce que donc ça pourrait servir à ça, à cette satisfaction de l'idéal que nous nous sommes proposés ? Si nous y regardons d'un peu plus près, nous pouvons assez vite conclure que de toute façon c'est impossible cet idéal de tout comprendre, vous savez que vous n'y arriverez pas et je sais que je n'arriverai pas à une explicitation complète qui satisferait pleinement les demandes du Bureau, c'est raté d'avance...

Le Surmoi commande mais il commande toujours ce qui ne peut servir à rien, autrement dit il commande la jouissance et rien que ça : Jouis ! Ça, c'est ce que nous rencontrons régulièrement, celui qui a fait parfaitement le mieux qu'il pouvait les choses, il veut les faire encore plus parfaitement, naturellement ça ne sert à rien mais il y a ce Surmoi... Petite parenthèse pour prendre distance quand même de ce que Freud dit, il dit que le Surmoi c'est la sédimentation des interdits parentaux et sociétaux, l'éducation qu'on a intériorisée et qui elle sert à quelque chose : on est éduqué pour servir à quelque chose dans la société... Mais ça je pense que ce n'est pas vraiment le Surmoi, c'est quelque chose de secondaire par rapport au Surmoi. Le Surmoi commande ce qui ne sert à rien et c'est en cela qu'il est absolument féroce. ... Nous avons toujours tendance à répondre au Surmoi en termes de service, en termes serviles, ça sert à quelque chose. Mais en fait ça ne sert qu'à augmenter les exigences du Surmoi, quand il commande quelque chose, nous avons tendance à répondre « je n'ai pas si mal fait les choses, je suis satisfait... » ou celui qui se reproche pas mal de choses, avec un Surmoi très grand « Mais non, vous n'êtes pas si mauvais que ça, etc. » Mais toutes ces considérations qui tenteraient d'adoucir le Surmoi, ça ne fait qu'une seule chose : esquiver la radicalité de ce Surmoi qui est inhérent au développement du Moi : ce n'est pas quelque chose (qui est de l'extérieur), il y a bien des éléments extérieurs mais c'est quelque chose qui nous colle à la peau, à l'existence.

Donc il faut abandonner cette voie de servitude et de servilité qui essaierait d'amadouer le Surmoi. Ce n'est pas du tout abandonner le Surmoi dans le sens « j'ai dépassé la culpabilité, je ne suis plus ce pauvre naïf, je suis libéré du Surmoi, etc. », c'est plutôt : prenons en compte ce Surmoi qui commande la jouissance. Et nous avons là une réserve inouïe. C'est du moins ma thèse. Mais comme je dis réserve, c'est très ambigu : la réserve, c'est ce qui peut re-servir, le réservoir dans lequel je pourrais puiser quelque chose pour servir encore à quelque chose. Donc la réserve, ça devrait plutôt s'entendre comme une réserve de brolo, de choses qui ne servent plus à rien et dont on pense quand même que ça pourrait toujours servir. Le brolo qui ne sert à rien mais qu'on déménage dans la nouvelle maison...

Jouis ! Un impératif, ce qu'il faut faire avec une nécessité absolue, ce n'est pas un concept de prudence (c'est mieux de tenir compte du Surmoi), c'est un impératif, c'est quelque chose d'absolu : sers-toi de ce qui ne sert à rien ! ... Ce service, cette réserve, ce servile.

Mais alors d'où ça vient, ce Surmoi ? Quel est le maître de ce Surmoi ? Quel est le signifiant maître de ce Surmoi dans lequel je vous propose d'entrer avec ... de Lacan. Cette question, c'est le point tournant, dit Lacan, qu'interroge le discours analytique. Ce signifiant maître, ce S1, d'où ça part ?

On peut dire brièvement que ça part du non servile ou de la liberté du maître, mais ça ne dit pas beaucoup plus. Ça ne dit surtout pas que maintenant on peut se débarrasser du Jouis. Au contraire, pourvu que nous ne nous laissions pas aveugler par la multiplicité des outils, c'est plutôt une question omniprésente – pas sans rapport avec un questionnement. Ce « ça ne sert à rien », ça dépasse le régime de la servilité, du service, du déterminisme machinal et en même temps il faut penser cette jouissance comme étant potentiellement partout, comme Dieu est partout... la jouissance est partout c'est-à-dire dans l'analyse, dans le lit sur le lit, pendant la promenade, pendant l'ennui, pendant le shopping, pendant la masturbation... Chaque fois c'est la même chose : Jouis ! Sers-toi de ce qui ne sert à rien !

Ça c'est s'engager dans un autre « je n'en veux rien savoir », il y avait le premier « je n'en veux rien savoir » de ce qui ne sert à rien, si ça ne sert à rien poubelle ; ici il y a un autre « je n'en veux rien savoir » : je n'en veux rien savoir de ce qui sert, de ce qui pourrait être récupéré dans le (cycle) de la récupération, de ce qui peut toujours servir. Quand ça sert, quand on est dans le régime de la servilité, du service, on reste toujours dans une relation identitaire, on sait bien qui on est : un homme, une femme, un analyste, un analysant, un joueur de football... Mais là-dedans on est toujours dans une relation de service, l'esclave sert son maître, on sert une cause, éventuellement la psychanalyse, il y en a qui voit la psychanalyse comme une cause qu'il faudrait servir... Mais on peut se poser la question : est-ce qu'il y a un Autre ? Il n'y a pas d'Autre qui pourrait servir ... donc il ne faut pas espérer d'avoir un service qui vous garantirait cette place Autre.

La jouissance se présente toujours dans la dimension de l'Autre. Ne vous précipitez pas : ce grand Autre, voilà, je l'ai repéré, c'est le symbolique, c'est le réel ou c'est l'imaginaire, parce que nous avons nos outils – l'imaginaire, le symbolique et le réel ce sont des outils pratiques dans l'analyse mais ce sont des outils qui peuvent servir mais justement la jouissance ne se laisse pas coincer par l'un ou l'autre de nos instruments, de nos outils qui peuvent servir. Autrement dit, ce n'est pas que nous ne puissions plus employer nos outils... on en a besoin... mais il ne faut pas penser que nous pouvons coincer les choses avec ces outils. Donc on pourrait dire que la topologie c'est ce qui ne sert pas, elle ne sert pas... de ce qu'elle coincerait, ce qui servirait à quelque chose, qui rendrait des services bien opérants.

Donc il ne s'agit pas de situer la jouissance par rapport à telle ou telle catégorie mais au contraire de nous défaire de ce service où les choses colleraient à telle catégorie et de rentrer dans quelque chose de flottant – flottant, c'est-à-dire où nous sommes obligés de nous défaire de tel outil, de tel service, pour laisser une place Autre...

Donc il faut préciser la jouissance pour lui donner non pas la valeur d'un objet ou même d'un outil, mais d'un agir, d'un principe d'exercice. Bien sûr nous sommes habitués à penser en fonction de quelque chose de concret et d'une description concrète, phénoménologique de ce dont on parle, de l'objet, éventuellement du sujet qui manie l'objet, du procès qui se joue dans cette rencontre avec l'objet, etc. et dans ce sens-là on pourrait distinguer différentes jouissances : jouissance du drogué, du masturbateur, du mystique, de Ste-Thérèse, de l'analysant qui jouit de son symptôme et qui ne veut pas en sortir, de l'analyste qui voudrait faire sens, etc. Mais toutes ces descriptions des

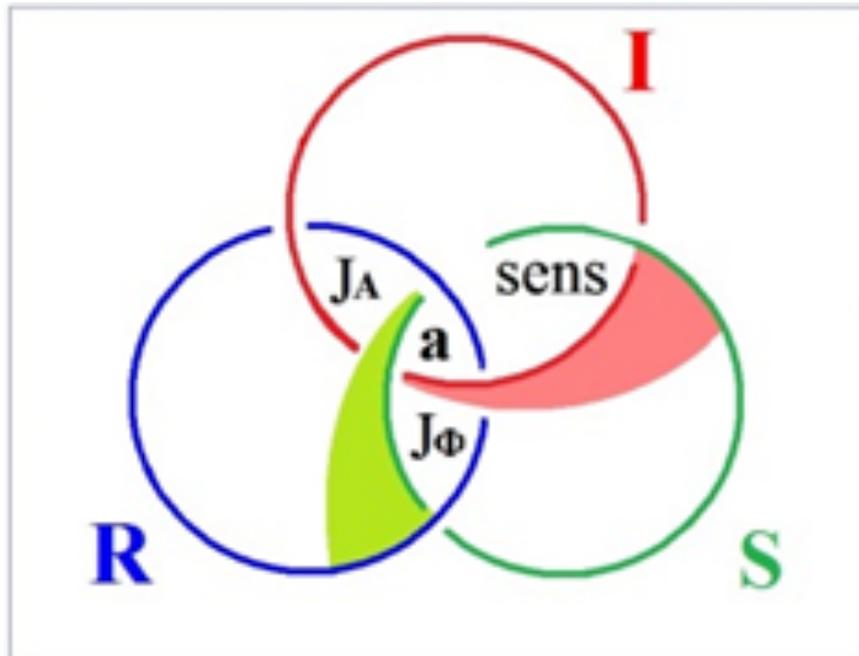
différentes jouissances, on les prend très rapidement dans le sens d'un service, d'un substitut à une utilité, par exemple le masturbateur, il se postule que ça peut toujours servir de se décharger faute de mieux ; Ste-Thérèse jouit de Dieu parce que ça peut servir éventuellement, elle gagne son âme ou que sais-je... On peut imaginer 36 trucs pour chacune des jouissances. Si vous pensez comme cela, vous vous échappez de cette question de la jouissance proprement dite, càd de la question en quoi c'est précisément une jouissance.

Pour cela il faut nous décaler chaque fois de ce qui semblait le but, le sens et le service de la jouissance. Il faut faire cet exercice de retrouver la phrase de la jouissance. Si vous ne faites pas ça il ne vous reste plus que la tactique du psychanalyste qui consisterait à dire qu'il faut couper la jouissance – on entend ça régulièrement chez les psychanalystes, il faut couper la jouissance, retourner au plancher des vaches d'une éthique fondée sur les services que le travail analytique entre autre..., fondée sur le conseil de prudence qui vise toujours le bonheur et le principe de plaisir. Finalement l'analysant trouve son plaisir... et donc coupons la jouissance, cette question vraiment gênante puisqu'elle ne sert à rien. Il faut remarquer que Freud dans son Au-delà du principe de plaisir, il annonce l'au-delà du principe de plaisir mais si on regarde après, on voit que il rechigne fort à reconnaître cette place de l'au-delà du principe de plaisir. L'au-delà du principe de plaisir montre un déficit dans cette organisation du plaisir mais l'au-delà du principe de plaisir c'est pour rétablir des barrières qui permettraient de cicatiser ce que les traumatismes auraient fait et récupérer cette organisation du principe de plaisir.

Donc il s'agit chaque fois, dans tous les cas, de penser en quoi c'est une jouissance. Pour cela on pourrait distinguer 3 aspects de la jouissance : le premier consisterait à dire chaque fois, dans tous les cas, que la jouissance ce n'est pas un petit quelque chose en plus, ce n'est pas la cerise sur le gâteau. Parce que la jouissance envahit tout avec férocité et le Surmoi n'est que cet impératif dans cette férocité. Si Freud rapportait le Surmoi à l'autre, ... quand il parle de l'autre qui jouit, par exemple la mère ou les éducateurs, une fois que vous avez imaginé le grand Autre, l'éducateur, le père ou la mère qui jouit en donnant leurs impératifs assimilés, introjectés, par le sujet, l'Autre à ce moment-là, ainsi imaginé, devient toujours le maître qu'on sert, ça sert à quelque chose. Donc on comprend très bien – c'est en tout cas comme ça je propose de vous l'expliquer – la phrase de Lacan : s'il y avait cette jouissance de l'Autre (donc du père, de la mère, du grand Autre imaginé, qui jouissent de ce que vous soyez soumis à leur Surmoi) il ne faudrait justement pas que ce soit comme ça, il ne faudrait pas que ce soit celle-là.

Donc la jouissance de l'Autre ne peut se saisir que par la négation, autrement vous aurez une jouissance qui sert, càd pas une jouissance puisque vous rentrez dans cette optique du service. Donc vous avez la jouissance, si vous mettez Dieu à la place de l'Autre mais alors votre Dieu est un Dieu purement négatif, on doit le définir comme un Dieu qui n'est pas celui qu'on pourrait imaginer qu'il est, càd dans une théologie négative non mystique proprement dite. Faute de support dans cet Autre qui nous échappe totalement et à la limite qui n'existe pas,  $S(\bar{A})$ , on passe de cette jouissance de l'Autre à la jouissance Autre. Mais on ne peut rien en dire de plus puisque vous vous êtes coupé les ailes en coupant cette existence de l'Autre. Donc on est obligé de dire s'il y avait la jouissance Autre, il ne faudrait pas que ce soit la jouissance de l'Autre. Dans la négation (négation du service de l'Autre ou à l'Autre) on vise un réel mais on n'en dit rien, c'est un réel pur et on l'imagine, on lui donne une consistance. Donc la jouissance de l'Autre et la jouissance Autre, c'est une jouissance qui a un côté imaginé et c'est une jouissance qui se fonde aussi d'un réel mais qui n'est pas symbolisé.

Schéma 1 (repris de Staferla, S23)



La jouissance de l'Autre barré est située entre le réel et l'imaginaire et ne s'occupe pas trop du symbolique.

Je vous fais remarquer que cette présentation de la jouissance de l'Autre, j'insiste, ce n'est pas réservé à Ste-Thérèse d'Avila ou qui vous voulez. Par exemple, propos un peu scandaleux et provocateur à dessein, prenons la jouissance de la masturbation, je prétends qu'elle a cette dimension de la jouissance de l'Autre aussi. C'est là ce qui est intéressant à mettre en évidence dans l'analyse, ce n'est pas le fonctionnement des mécanismes physiologiques de la masturbation qui est le plus important. C'est que dans la masturbation, ce qui est visé ce n'est pas simplement l'éjaculation, mais quelque chose d'autre et si ça arrive qu'on touche à quelque chose d'autre, de toute façon il ne faudrait pas que ce soit cela, il y a cette ouverture sur autre chose qui est déjà là de toute façon. Je ne vais pas prendre l'exemple de Ste-Thérèse et des mystiques, ça semble évident, mais je prends cet exemple-ci pour que nous puissions faire l'exercice de repérer la jouissance de l'Autre ou la jouissance Autre non pas comme une jouissance particulière mais comme une dimension de notre jouissance.

Deuxième aspect : la jouissance concerne toujours le corps. Mais ce n'est pas le corps au service de-, ce n'est pas le corps de la médecine, le corps objectivé, le corps instrument, ce n'est pas le corps imaginaire, c'est le corps symbolique c'est-à-dire où il y a un pacte avec l'Autre, un échange de bons procédés. Je cite l'impératif dit sadien mais qui est en fait formulé par Lacan : Prête-moi ton corps pour ma jouissance et je te prête le mien pour la tienne. Echange de bons procédés, des conjoints, conjungo, service réciproque – service : ça peut servir. Ça sert mais ça sert tellement que vous ne serez pas dans la jouissance – vous connaissez les fantasmes des gens qui veulent que la jouissance arrive en même temps pour que ça serve vraiment très fort et que nous soyons dans ce service de jouissance qui sert à cet échange réciproque de service. A cela Lacan répond et définit le phallus : le phallus « c'est l'objection de conscience, faite par un des deux êtres sexués, au service à rendre à l'Autre ». Donc il y a cette optique de service mutuel, le phallus c'est l'objection : non, pas de service, je ne rends pas ce service et ça vient des deux côtés, du côté de l'homme – j'ai le phallus, je peux me

débrouiller seul – comme du côté de la femme – je peux me débrouiller seule, les féministes savent de quoi je parle... – donc il y a une objection réelle qui est une objection phallique à cette optique de pacte symbolique, le corps symbolique et donc c'est à cet endroit-là que se joue cet aspect de jouissance phallique. La jouissance phallique ne se joue pas dans la rencontre des conjungo qui se fait très bien dans le service mutuel rendu, elle se fait dans l'objection de conscience : pas de service militaire dans la relation de l'Autre. Donc le phallus est l'objection de conscience à ce service réciproque.

Donc on peut définir le phallus et la jouissance phallique comme supposant ce corps symbolique et en même temps en disant pas du tout ça, ce côté qui échappe totalement à ce symbolique et qui est le réel.

Cf. schéma ... La jouissance phallique, elle se situe à l'intérieur du symbolique c'est-à-dire à l'intérieur du corps symbolique du service mutuel rendu par les conjoints mais avec le réel de l'objection phallique : je n'ai pas besoin de cela, je n'ai pas besoin des services, je refuse le service militaire, la jouissance phallique se situe là et l'imaginaire est tenu en dehors.

- Je ne comprends pas très bien le réel de l'objection phallique...
- CF. C'est le phallus... La phrase de Lacan c'est *le phallus c'est l'objection de conscience, faite par un des deux êtres sexués, au service à rendre à l'Autre*. Donc il y a ce service qui est là avec le corps symbolique et le phallus, tout ça serait très bien, mais le phallus dit non parce qu'il n'est pas là, parce qu'il y a la castration...
- L'objection c'est du côté de ce manque
- CF. mais qui est inhérente au phallus. Naturellement si on comprend le phallus comme un instrument
- Non si on le comprend comme un manque...
- CF. C'est ça, donc ça ne sera jamais ça
- L'objection c'est la jouissance phallique, ce n'est pas seulement le manque, c'est la jouissance...
- CF. Oui, c'est le manque en tant qu'il est le manque du fonctionnement symbolique, inhérent au fonctionnement symbolique. Là de nouveau on peut comprendre cette jouissance phallique du côté du masturbateur qui dirait : moi j'ai ce qu'il faut, donc je n'ai pas besoin d'avoir l'autre, le conjoint. On peut le comprendre du côté de l'hystérique aussi : je suis déjà phallique et je peux me passer des services – c'est ce qu'elle répète régulièrement. Ou même du côté mystique où il y a cette possibilité d'atteindre quelque chose qui est mise en abîme devant le fait qu'il y a un non, ça ne va pas, la jouissance telle que vous l'imaginez. Il y a quelque chose d'autre qui se présente, le réel qui se présente comme autre... et d'ailleurs ça s'inscrit dans le corps très clairement, dans les stigmates éventuellement. Thérèse je pense que c'est une phallique aussi même si elle n'est pas limitée aux 2 premières formules de la sexualité. Notamment, on peut voir dans la position mystique la négation de l'exception, non il n'existe pas de x non phi de x, ça échappe à la prise déterminante.

Le 3<sup>ème</sup> aspect, ça ne sert à rien : « ça ne sert à rien » suppose toujours que ça sert, je n'ai pas pu faire autrement que de partir de ça sert, le service et l'utilité, pour arriver à vous dire que ce n'est pas ça. Donc il y a du sens qui est là, ça part de quelque chose qui a un sens, c'est tellement dans le sens qu'on est dans le 1<sup>er</sup> *je n'en veux rien savoir*, je n'en veux rien savoir de la jouissance pour arriver à renverser la position et arriver à dire *je n'en veux rien savoir de tout ce qui clôturerait le sens*, de ce sens qui se présenterait comme tout, qui se présenterait au service du principe de plaisir et donc c'est même l'ouverture d'un non-sens. Ce 3<sup>ème</sup> aspect c'est la jouis-sens et ce n'est pas simplement la jouissance du sens comme si c'était un petit quelque chose qui se rajoutait au sens, c'est le sens lui-

même qui est passé à la moulinette de la jouissance, le sens jouit, passé à la moulinette comme on dirait que quand le beefsteak est haché il ne reste plus grand-chose du beefsteak, quand le sens est passé à la moulinette de la jouissance il ne reste plus que quelque chose qu'on pourrait appeler du non-sens.

Le sens peut se faire essentiellement, ce mécanisme de sens qui est transformé et retransformé, passé à la moulinette, cette jouis-sens s'inscrit et le réel est exclu : cf. schéma.

Je pourrais de nouveau prendre 36 exemples, l'étudiant qui est pris dans son travail avec passion et animation, qui est vraiment dans la jouis-sens, il est pris dans son étude avec la jouis-sens et ça déborde le sens, le sens est tout à fait détruit, ce qui fait qu'il y a l'angoisse, l'élévation mystique, l'éjaculation, toutes ces choses qui peuvent se passer à partir de ce sens. Mais aussi on pourrait retrouver dans la masturbation – je prends cet exemple au raz des pâquerettes parce que justement il s'agit de repérer la jouissance partout, d'essayer de l'entendre pas simplement là où vous avez une grande hystérie qui vient sur le divan... le problème c'est de repérer cette jouissance, ses aspects. Je les appelle les aspects de la jouissance, ces 3 aspects : la jouissance phallique, la jouissance du grand Autre et la jouis-sens.

Ces 3 aspects ne sont pas statiques mais ils exigent de s'exercer et c'est le plus important, de s'exercer à ces difficultés de penser qui implique le mouvement. Bien sûr il y a le service qui est là mais il ne faut pas centrer sur le service, autrement dit je me suis servi du service de RSI, de mes outils, ce n'est pas centré là-dessus, c'est au contraire toujours en dehors. Il faut préciser ce que c'est cet exercice. La jouissance d'un bien, c'est précisément de pouvoir l'exercer. Pas de posséder le bien, l'usufruit, on peut exercer la jouissance à propos de cette chose, de ce bien. Mais nous ne pouvons pas le coincer, ça échappera : ça échappe du côté de l'Autre, ça échappe du côté phallique et ça échappe du côté du non-sens. Avec cet exercice de ce qui ne sert à rien, de ce qui n'est pas utilitaire, on pourrait facilement penser (est-ce ne serait pas) quelque chose du côté de l'amour, l'amour qui ne peut jamais être du côté utilitaire. On n'aime pas quelqu'un parce que c'est utile ou parce qu'on peut lui demander service, etc. Ce n'est pas de l'amour. Est-ce que l'amour ne serait pas la jouissance ?

Je voudrais faire une parenthèse à propos de l'amour de transfert. Il y a l'arrêt des associations dit Freud toujours quand l'analysant a des pensées concernant l'analyste, même si c'est à propos de son mobilier ou d'une araignée au plafond. Il peut dire quelque chose mais on voit très bien que ça ne sert à rien. Il parle de choses qui ne servent à rien du tout... Même l'analysant peut continuer à parler et pourtant il y a ce « ça ne sert à rien », soit qu'il vous dit carrément que ça ne sert à rien, soit qu'il le repère en disant des choses qui effectivement ne servent à rien... Vous pouvez toujours associer sur l'araignée, c'est la mère, etc. (- ça sert à attraper les mouches ! ...) Freud pensait que ça pouvait quand même servir à quelque chose, si vous lisez Remémoration, répétition et perlaboration : il employait le transfert pour dire, par exemple dans l'Homme aux rats, vous voyez bien que vous voulez tuer votre père. Ce n'est pas une pratique de la jouissance cette interprétation.

Il y a un renversement fondamental qui doit être opéré justement à propos de cet amour et du lien que ça pourrait avoir avec la jouissance, de (l'égalité) que ça pourrait avoir avec la jouissance, c'est cette phrase que Lacan donne dans Encore : « la jouissance de l'Autre n'est pas le signe de l'amour ». Autrement dit, ce n'est pas qu'il y a un amour qui serait là fondamental et primordial puis cerise sur le gâteau qui vient, la jouissance -... dans les fantasmes des analysants qui croiraient que l'amour qu'on a pour une personne devrait être prouvé par la jouissance...

- Jouissance entendue en tant que satisfaction à ce moment-là
- CF. Tout à fait, c'est une jouissance réduite à la satisfaction, donc quelque chose qui sert.

Or il s'agit de quelque chose de tout autre, il ne s'agit pas de se replonger dans une idée qu'on aurait d'abord la question de l'amour et de la haine (au plus fort du complexe d'Œdipe), ce n'est pas l'amour qui est premier mais la jouissance. Au commencement était la jouissance... et l'amour n'est pas (prouvable) et sûrement pas par la constatation de la dite jouissance de l'Autre, qui est d'ailleurs hautement problématique, je suppose que vous l'avez compris.

Donc nous avons à la place de cette construction sur l'amour qui prétendrait donner un socle ferme pour la question de la jouissance, nous avons une faille énorme. Ça ne sert absolument à rien, c'est le désarroi et l'embarras de la psychanalyse fondamentalement.

Comment traiter cette faille énorme ? Comment donner une réponse quand même satisfaisante, décidée, résolutive ? Comment répondre vraiment plutôt que toujours agiter que ça ne sert à rien comme je fais depuis le début ? Je voudrais quand même arriver à donner justement une réponse, une assurance du psychanalyste qui consisterait à être à sa juste place pour le psychanalyste. Et là ce n'est sûrement pas la prétention à l'amour qui pourrait répondre – c'est absolument précaire, il faut toujours la répéter... Je t'aime pour toujours mais... pour que ça tienne un petit bout de temps... il faut le répéter toujours...

La réponse ce serait de recouvrir cette question, cette faille, non pas par une seule chose comme serait l'amour mais par un ensemble de questions ouvertes. Recouvrir la faille par un ensemble d'ouverts et cet ensemble d'ouverts, je vous propose de les entendre comme les 3 aspects de la jouissance que je viens d'exposer. Il faudrait recouvrir cette faille par tous les champs ouverts possibles de la jouissance.

Donc on pourrait dire que la jouissance est au singulier, c'est une faille que nous rencontrons partout, mais en même temps il y a 3 aspects de la jouissance à détailler pour recouvrir la faille. Donc il faudrait dire tout, c'est-à-dire tenir compte de tous ces moments-là et ça ça peut réussir. Donc c'est une réponse qui peut réussir, je dirais que c'est la structure (mais... je ne vais pas employer ce mot comme mot bouche-trou qui sert à combler toutes les questions). Mais ce dire tout, ça peut réussir mais ça n'empêche pas que le dire pas tout réussit aussi, dit Lacan, à condition que ce soit de la bonne manière, à condition que ça rate. Que ça rate quoi ? Que ça rate le service, que ça rate l'utilité, que ça rate qu'il y ait un point de départ et un aboutissement sur lequel on puisse compter.

Donc dire tout, le tout ça ne veut pas dire que ça peut être compté 1, 2, 3... Dire tout c'est un tout qui doit toujours dépasser ce que je suis en train de dire. Quand on pense tout, on l'enserme, on l'enserme et on a tous les points qui sont là. Mais dire pas tout ce n'est pas dire simplement un de ces 4 points, c'est dire que quand j'ai dit tout, au fond, je ne suis pas sûr du tout que mon tout est bien hermétique et après tout il (faudrait) peut-être qu'il y en ait un qui ce soit échappé, qui m'échappe totalement. Donc le dire pas tout c'est beaucoup plus large que le dire tout. Dire tout c'est dire 4 points dans mon dessin. Dire pas tout dans mon dessin, c'est dire 5, 6, 7...

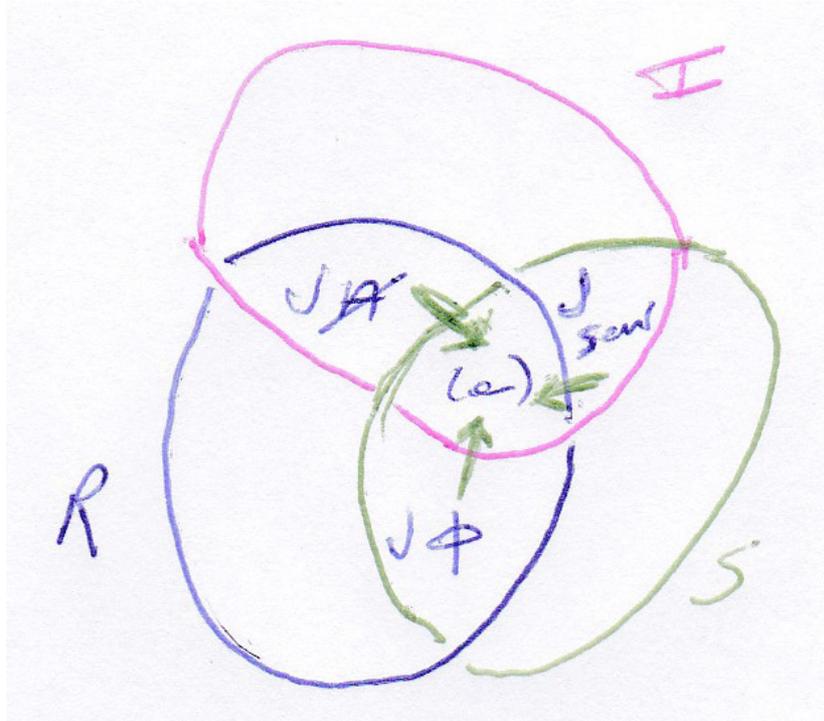
Donc c'est beaucoup plus large. Dire pas tout c'est précisément ce qui est en jeu dans la jouissance. C'est l'exercice que je vous proposais dès le départ en parlant de ce qui sert... Ce qui sert à ceci, à ça ( → ).

Et puis quand il dit ça ne sert à rien, il y a ce qui sort du cadre et c'est ce qui est en jeu dans l'analyse aussi.

Il y a une conception de l'analyse qui consisterait à dire que l'analyse c'est un contrat et qu'il faut respecter le cadre, il faut faire rentrer la personne dans le cadre... Ça c'est une analyse où vous aurez très difficile à comprendre la (question) de la jouissance et vous serez confrontés éventuellement à des choses que vous pourrez appeler perverses mais elles ne le sont pas, c'est une mise en question de ce cadre par l'analysant. Mon exemple de l'analysant qui dit « vous m'avez demandé de dire tout ce qui me vient, hé bien ce qui me vient c'est qu'il y a une araignée à votre plafond », à quoi ça sert ? Là vous êtes confrontés à une question qui vous échappe radicalement mais qui sort du cadre et qui vous pousse vers quelque chose qui n'est pas de l'ordre du tout et du pas tout.

Donc le dire tout n'est pas du tout la sommation des associations, ce n'est pas comme ça qu'il faut l'entendre, vous avez toutes vos notes, aussi exhaustives que possibles et là vous avez toutes les associations : non, c'est au contraire découvrir la faille de ce qui ne sert à rien, éventuellement de ce qui n'a pas été dit. Découvrir cette faille à travers ces 3 dimensions de la jouissance. Mais ces 3 dimensions de la jouissance qu'il faut exercer et aller un petit peu plus loin. Donc à partir de la jouissance, quand on a dépassé la limite de la jouissance de l'Autre ... entre le symbolique et l'imaginaire, c'est dépasser la limite du réel ; à partir de la jouissance phallique, dépasser la limite de la jouissance phallique ... c'est dépasser la limite de l'imaginaire. Donc de la même façon à partir de la jouissance de l'Autre dépasser la limite du symbolique et vous avez ce que Lacan vise : l'objet(a).

Schéma 2



L'objet(a) vaut comme le 4<sup>ème</sup> aspect de la jouissance pour autant justement que soit exercé chacun des 3 autres aspects de la jouissance.

Donc à partir de ces 3 dimensions de la jouissance – j'insiste : pour autant qu'on (traite) ces 3 dimensions de la jouissance de façon active et pas simplement de façon descriptive (ça c'est une jouissance phallique, quelqu'un qui est dans la jouis-sens), c'est d'essayer d'activer ces 3 jouissances dans notre... - à partir de là on peut comprendre comment l'analyste qui doit soutenir, c'est le plus difficile, cette dimension de la jouissance, l'analyste vaut comme objet(a).

Là je reprends les questions évoquées avec Sylvain lors de la première présentation... On peut bien sûr définir l'objet(a) phénoménologiquement à partir des trous anatomiques du corps mais pour aborder la jouissance, pour aborder la fonction de l'objet(a) dans la jouissance, il est essentiel de s'exercer, de les voir apparaître dans l'exercice de la pratique analytique et donc de comprendre l'objet(a) à partir de ce qu'ils exercent dans la psychanalyse, c'est-à-dire à partir des 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse, qui ne sont pas des concepts philosophiques ou théoriques, mais qui sont un exercice.

La répétition, ce n'est pas un concept c'est un exercice, ça se répète vraiment. L'inconscient ce n'est pas un concept, il y a des conflits qui se jouent très concrètement dans ce que l'analysant dit. La pulsion ce n'est pas un concept, c'est un combat entre le corps et l'esprit qui s'exerce réellement dans la cure. Le transfert ce n'est pas non plus un concept, c'est un exercice qui se joue vraiment dans la cure, très concrètement. Mais chacun de ces concepts on peut les voir comme quelque chose qui sert ou comme quelque chose qui ne sert pas. La répétition ça sert, par exemple, il a tellement répété la même histoire d'amour ratée avec une femme que maintenant nous avons le schéma et nous pouvons dire que c'est sa mère... C'est une façon de voir la répétition (dans Remémoration, répétition, perlaboration... la façon que Freud prend). Mais on peut voir que ça ne sert à rien, que finalement il a beau répéter, répéter, répéter, il ne retrouvera jamais l'objet de la satisfaction. Donc ça ne sert à rien. De la même façon on peut voir qu'il y a un conflit, qu'il y a de l'inconscient, qui se joue dans la cure et on pourrait dire que ça finira bien par s'arranger, que tout va finir dans le meilleur des mondes. Mais on peut voir aussi que le conflit ne se résoudra jamais et que nous resterons devant un os, c'est beaucoup plus réaliste que d'espérer... Pour la pulsion, c'est la même chose, on peut dire que le corps et le psychique vont parvenir à bien s'entendre en une belle harmonie mais cette conception est cartésienne béate (de) la réconciliation du corps et de l'esprit mais on peut comprendre que la pulsion ce n'est pas du tout ça, c'est une réconciliation absolument impossible et d'ailleurs ce schéma cartésien... Donc ça ne sert à rien, ... La même chose pour le transfert, cet exercice du transfert, on aurait pu penser que le transfert servait à repérer ce dont on ne se remémorait pas, on va récupérer quelque chose donc ça sert à repérer ce qu'on n'a pas repéré mais plus fondamentalement le transfert ça ne sert pas à ça et ça ne sert pas, c'est quelque chose qui ne sert pas.

Chaque fois qu'on a compris ces grands « concepts » - entre guillemets : c'est-à-dire ces exercices pratiques qui se jouent dans l'analyse... concrets, chaque fois que nous avons compris en quoi on bute sur quelque chose qui ne sert à rien, chaque fois nous avons l'objet(a) sous un aspect : l'objet oral pour ce qui est la répétition, c'est la répétition qui ne sert à rien, le rien de ce que ça ne sert à rien dans la répétition, l'objet anal c'est l'objet tissé de contradictions non apaisées et non apaisables et qui prouvent que ça ne servira à rien de penser que nous allons résoudre tous les conflits dans une belle harmonie. L'objet scopique, c'est ce qui montre que la belle correspondance entre le corps et l'esprit ne pourra pas se faire et l'objet vocal c'est l'impossibilité radicale, ça ne s'inscrit pas, ça ne peut pas s'inscrire dans le cadre d'une expérimentation scientifique, phénoménale, que nous pourrions faire servir à la science. Ça ne sert pas dans le cadre clinique, ça déborde le cadre clinique. Donc c'est l'invention de quelque chose d'absolument autre de la liberté.

Cette position de l'objet(a) rencontré très concrètement dans ces aspects que ça ne sert à rien, dans chacun des grands « concepts » de la psychanalyse, cette position, c'est là qu'est l'origine du désir, c'est l'objet(a) cause du désir. Le désir est enclenché par l'objet(a). Est-ce que ça veut dire qu'il est enclenché par l'analyste ? Ce n'est pas sûr parce que l'analysant n'a pas attendu l'analyste pour désirer et ça quand même il serait bon que l'analyste le sache. Autrement dit l'analyste ne va pas

jouer l'objet(a), il va être simplement le semblant d'objet(a), ce n'est pas l'objet(a) de l'analysant, c'est celui qui tient la place du semblant.

Le semblant, il ne faut pas l'entendre comme quelque chose qui serait un truc de parodie... qui serait une illusion dont il faudrait débarrasser dans une optique de vérité. Le semblant, il faut l'entendre comme la nécessité de *s'emblar*, comme le terme vient d'emblée, càd on se précipite, on est dans l'exercice justement, dans la hâte de l'exercice, dans la hâte de l'acte. Donc le semblant c'est s'exercer à cette place-là de l'objet(a) et c'est en même temps quelque chose qui est une première apparence parce que l'analyste sait très bien que le désir, chez l'analysant n'a pas attendu l'analyste... Ce serait une méprise de l'analyste que de croire (pouvoir, venir subvenir à) un désir absent – et il viendrait comme Zorro indiquer la place du désir ! L'analyste ferait bien de ne pas se croire dans cette position.

Donc c'est l'objet(a) cause du désir qui est avant le désir et il se comprend dans cette dimension de la jouissance avec cette... L'amour permet à la jouissance de condescendre au désir parce que l'amour met en jeu cet objet(a), càd l'objet(a) qui est avant l'amour, autrement dit la jouissance qui est avant l'amour. Donc si vous n'avez pas cette dimension de *ça ne sert à rien*, de ce vide, de cette jouissance, de cet objet(a), il n'y a pas d'accès à l'amour. Lacan insiste régulièrement, le riche en tant que riche n'a aucun accès à l'amour puisqu'il ne peut pas donner ce qu'il n'a pas puisqu'il a, justement.

Donc il faut dégager la jouissance, càd oser nous débarrasser de ce qui peut servir, càd éventuellement rejeter, nous débarrasser potentiellement de nos propres outils utiles qui ont fait leurs preuves, et ce n'est pas pour nourrir l'amour qui risque toujours d'être pris dans la relation utile. Est-ce que ça veut dire qu'il faudrait une ascèse ou un désêtre de l'analyste ? Je voudrais faire une remarque personnelle, c'est que je pense qu'il ne faut quand même pas exagérer de ce côté-là et qu'il faut quand même reconnaître la joie de la jouissance bien plus grande de voir fonctionner ce mécanisme-là, ce n'est pas simplement une ascèse purement négative... qu'on pourrait ramener à la jouissance de l'Autre barré. L'analyste a horreur de son acte : je le mettrais au conditionnel. Il aurait horreur de devoir se situer dans la jouissance, càd de se débarrasser de ces services qui sont très pratiques. Il préférerait – toujours au conditionnel – le transfert amoureux où l'on peut bien situer le père, la mère, les schémas classiques, freudien et lacanien, où chacun se retrouve dans un pays connu. L'analyste aurait horreur de son acte en tant qu'il est agi par le discours, c'est le cas de le dire, càd qu'il est mis dans cette place de semblant d'objet(a). Il est agi dans le discours analytique, ce n'est pas lui qui tient le discours analytique, c'est parce que le discours analytique est là qu'il a cette possibilité de tenir cette place de semblant d'objet(a).

La question se pose : où, comment allons-nous trouver le discours psychanalytique ? Il ne faut quand même pas croire que parce qu'il y a quelqu'un sur le divan que vous êtes dans le discours analytique ou que parce que vous êtes dans une association comme le Questionnement... nous sommes automatiquement dans le discours analytique. C'est dans chacun des discours d'abord, quel qu'il soit, que nous avons la possibilité éventuellement d'entendre... éventuellement un discours hystérique, un discours de maître, un discours universitaire, un discours d'analyste. Naturellement... (ici vous direz par exemple) un discours universitaire, ce qu'il est en train de raconter. Mais l'exercice que je vous propose, ce serait plutôt d'essayer d'entendre un autre discours (que le discours qui apparaît)

Donc, première façon de situer le discours analytique, c'est prendre un discours ou un rêve et de l'entendre de différentes façons. Et là ... quelque chose d'assez (proche) dans cet exercice. Mais on peut prendre aussi un discours bien précis, se baser sur un discours bien précis, et voir ce qu'il produit. Nous partons d'un discours bien concret puis nous voyons ce qu'il produit : le discours du maître par exemple, le maître commande à l'esclave de faire un pot, il fait un pot : il s'agit de voir

justement si c'est bien ça le produit du discours. Parce qu'après tout, c'est le discours du maître, il produit un pot et ce pot, ça sert – pas sûr, il ne va peut-être jamais servir, en tous les cas il y a un vide et c'est par là qu'il est un pot, ce n'est pas par le fait que vous y mettiez des graines, c'est par le vide qu'il est là. Donc le produit du discours du maître ce n'est pas le pot bien concret d'argile, c'est le vide ou même c'est un pot en forme de bouteille de Klein, et les bouteilles de Klein ne sont pas très pratiques pour ranger le vin dans la cave ! Donc l'objet(a) c'est un objet qui justement ne sert à rien.

Bien sûr on peut penser que le discours du maître sert toujours à quelque chose, c'est-à-dire qu'il va faire un produit qui sert toujours à quelque chose : si vous pensez cela vous faites automatiquement basculer le discours du maître dans un discours capitaliste, c'est un discours du maître dégénéré, ça peut toujours servir. Donc le discours du maître produit de l'argent, qui se définit comme pouvant toujours servir.

La façon de comprendre le produit d'un discours peut être très différente, si vous entendez le produit du discours du maître comme un objet(a) qui ne sert à rien ou si vous l'entendez comme un objet d'échange, vous êtes dans un discours du maître qui ouvre sur quelque chose de la vraie jouissance tandis que dans le discours du capitaliste vous avez aussi une certaine jouissance mais c'est une jouissance qui est réduite à ce que ça peut toujours servir dans le circuit qui est instauré et donc vous ne voyez plus du tout la problématique de la jouissance.

On peut faire la même chose pour le discours de l'hystérique qui produit un savoir. Le savoir du discours de l'hystérique, vous pouvez remarquer que ça ne sert à rien, vous n'avez quand même pas beaucoup d'hystériques qui ont produit des monuments de savoir qui servent à quelque chose. Donc ça ne sert à rien. Par contre, vous pouvez avoir un discours de la même forme qui sert : c'est le discours de la science où là le savoir sert. Mais c'est un discours hystérique dégénéré où la dimension de la jouissance est court-circuitée.

Le discours universitaire peut produire des sujets et des sujets qui peuvent servir : donc ce discours c'est le discours de l'administration, de la bureaucratie, qui produit des sujets qui peuvent servir dans l'administration, etc. Le discours universitaire a quand même une vocation beaucoup moins rose, beaucoup moins militaire, c'est le service qui ne va pas, c'est-à-dire le discours universitaire qui produit des sujets qui ne peuvent pas servir, des sujets au chômage ! C'est la dimension du sujet qui est mise en évidence et qui est quand même beaucoup plus intéressante que l'optique de la bureaucratie.

Et le discours analytique, c'est encore la même chose : il produit un signifiant – vous avez des exemples de discours analytique de Freud par exemple qui vous produit Signorelli mais une fois que vous avez étudié Signorelli, vous avez un beau signifiant, magnifique, ça peut servir à toutes les constructions, on peut faire des conférences là-dessus, ça peut toujours servir et resservir à tout bout de champ mais c'est un S1 qui est au service. Donc vous avez cette butée de la dimension de la jouissance inhérente au signifiant. Ça c'est le discours de l'analyste parce que ça sert à l'analyste tandis que le discours analytique, ça vous produit un S1 qui ne sert à rien et qui ne va pas vous conduire vers une belle théorie, vers une belle explication, vers une belle interprétation. Ça produit un S1 qui ne sert à rien, un S1 de jouissance.

Donc chaque fois dans les discours vous pouvez entendre la dernière place en bas à droite soit comme un produit matérialisé qui peut servir soit comme ce que Lacan appelle un plus-de-jour, c'est-à-dire moins de service...

|               |                                |
|---------------|--------------------------------|
| Maître        | capitaliste                    |
| Hystérique    | science                        |
| Universitaire | bureaucratie des sujets utiles |
| Analyste      | S1                             |

Je vous propose alors d'inscrire – c'est ce que Lacan propose, d'inscrire – avec 4 lettres : ces 4 lettres c'est le produit mais pas le produit au sens de ce qui peut servir, le produit de ce qui ne peut pas servir, c'est une lettre qui ne peut pas servir, en tant qu'elle ne peut pas directement servir. C'est l'inscription d'une question, c'est l'inscription d'un plus-de-jouir. Dans le discours, on a le semblant, l'Autre, la vérité et le plus-de-jouir (pour ne pas dire le produit qui peut servir) :

|          |               |
|----------|---------------|
| Semblant | Autre         |
| Vérité   | Plus-de-jouir |

Le plus-de jouir s'inscrit avec 4 lettres, (a) pour le discours du maître, S2 pour l'hystérique, § pour l'universitaire et S1 pour l'analytique.

Lacan dit que le discours fait de la lettre. Il faut comprendre que c'est chacun des discours qui fait de la lettre, qui fait un plus-de-jouir pour autant que ce ne soit pas un discours dégénéré. Qui fait de la lettre comme un mode de jouissance : l'hystérique démontre  $S(\bar{A})$ , (ici J,  $J\phi$ ) :

|               |    |                               |
|---------------|----|-------------------------------|
| Maître        | a  | → a                           |
| Hystérique    | S2 | → $S(\bar{A})$ , $J(\bar{A})$ |
| Universitaire | §  | → J sens                      |
| Analytique    | S1 | → $J\phi$                     |

Le discours fait de la lettre, fait : exerce et produit de la jouissance – dans le texte de l'édition de J.-A. Miller, vous avez la correction très malheureuse de J.-A. Miller : « le discours est fait de la lettre ». C'est naturellement le contraire, le discours est fait avec des lettres comme l'imprimeur fait des textes avec des lettres, ce n'est pas du tout de ça dont il est question.

Le discours fait de la lettre, il fait de la jouissance. A partir de là vous pouvez comprendre le tableau des formules de la sexualité :

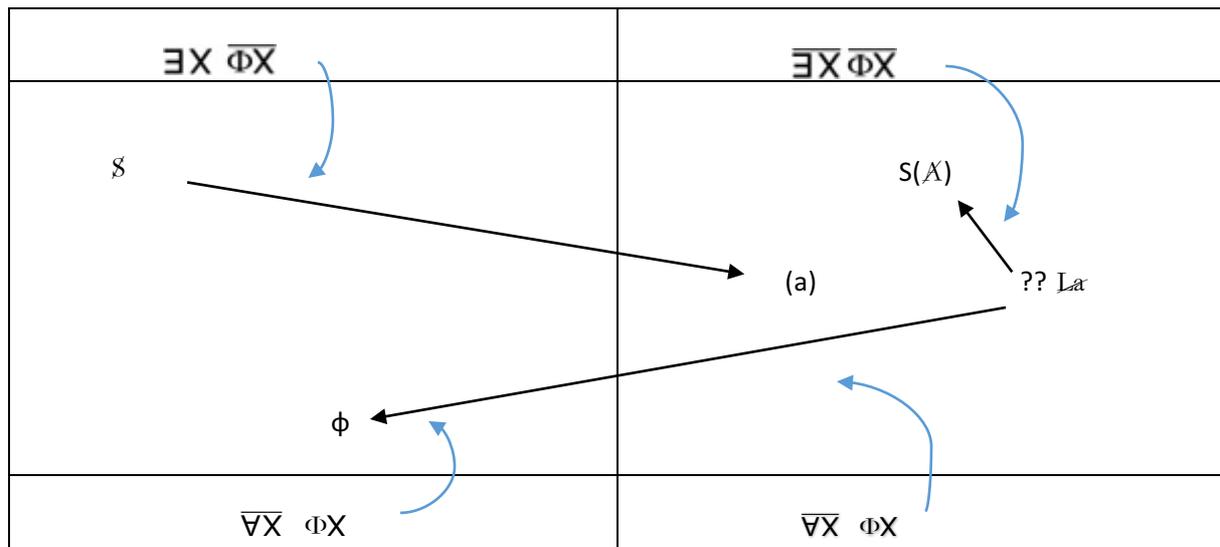
Il existe un x non phi de x,

il n'existe pas de x non phi de x,

pour tout x phi de x

pas tout x phi de x

On va mettre les lettres : §, (a),  $\phi$ ,  $S(\bar{A})$ .



Les 4 lettres qui sont produites – produites n'est pas le bon terme – mais qui sont amenées comme plus-de-jouir par chacun des discours, on peut les relier, et on arrive à un point d'interrogation irrémédiable, càd quelque chose qui ne se définit pas et qui est le La barré :  $L_a$ . Un point qui nous échappe totalement, ça ne se définit pas. Vous pouvez voir que  $\exists X \overline{\Phi X}$  explique (ceci, cela explique ceci : cf. les flèches bleues dans le schéma)

- Pour reprendre le lien entre... il existe x non phi de x et  $\S$ ...
- CF. D'abord vous comprenez comment j'ai mis mes 4 lettres et d'où viennent ces 4 lettres ... Dans le texte de Lacan, ce sont ça les lettres bien qu'il parle à un certain moment qu'il y a 3 lettres,  $\S$ ... mais vous comprenez qu'on peut le rajouter puisque le  $\S$  c'est la lettre faite par un discours, universitaire, qui pose la question du sujet. Vous comprenez comment le  $L_a$  c'est le manque d'identification et la problématique de l'identification n'est pas première d'autre part... Il faudrait, je ne vais pas me lancer dans... Je renonce à le faire aujourd'hui... Mais ceci pour vous dire que c'est dans cet exercice de la jouissance à partir des discours que nous pouvons comprendre (ces flèches). C'est en partant du plus-de-jouir du discours universitaire pour aller vers le plus-de-jouir du discours du maître que vous comprenez cette relation (->)... C'est en partant de ce qui ne sert à rien que nous arrivons à poser le plus-de-jouir du discours hystérique et c'est en partant de ce (qu'on ne sait rien/pas tout)... que nous arrivons à poser la jouissance phallique qui est la jouissance produite par le discours (psa)... Je l'ai mis parce que c'est dans le tableau des formules de la sexuation et que ça vous permet d'entrer dans les formules de la sexuation autrement que de la façon de dire qu'il y a homme et femme et (que ces formules peuvent servir à expliciter ce que c'est un homme et ce que c'est une femme...)